

LE CONCEPT DE L'ORDRE SOCIAL  
ET LA SOCIOLOGIE DES PROCESSUS  
DE L'ÉCOLE DE CHICAGO

Andrew Abbott <sup>1</sup>

Il existe depuis longtemps dans la pensée sociologique une tradition qui traite de l'ordre social. La version la plus familière au monde anglo-saxon se trouve dans le Léviathan de Hobbes : comment les hommes, avec leurs désirs et leurs impulsions contradictoires, peuvent-ils demeurer ensemble dans une société donnée sans se détruire ? Cette question hobbesienne est toujours d'actualité en sociologie. Talcott Parsons dans « *La structure de l'action sociale* » a affirmé que toute la pensée après la Réforme pose cette question à la suite de Hobbes, puis la réitère avec Locke, Malthus et ses héritiers et la reprend avec Herbert Spencer.<sup>2</sup>

D'un point de vue logique, les propositions de cette question sont aisées à comprendre ; elle pose d'abord comme postulat l'existence d'individus indépendants et détachés les uns des autres qui se font concurrence et poursuivent des buts contradictoires d'acquisition de gloire et de sécurité. Ensuite, elle s'interroge pour savoir ce qui est nécessaire à la vie sociale pour cet ensemble d'individus. Puis, l'on se pose la question, comme il est d'usage dans les travaux sur l'ordre social, du rapport de l'individu et de la société. Or celui-ci relève chez Hobbes de la force, alors qu'il appartient au consensus normatif chez Talcott Parsons. Tous deux ont en arrière-plan un modèle temporel implicite : c'est un modèle d'équilibre. Lorsque l'ordre est rompu, des actions correctives doivent être menées pour permettre un retour de l'ordre. Le plus souvent, le concept de l'ordre, tel qu'il vient d'être rappelé, est un ensemble vide, car l'ordre en question ne désigne que l'absence de conflit et dans une certaine mesure ce qui est imprévisible. Ce n'est pas un état réel, avec des règles et des institutions spécifiques ; même l'évolutionniste qu'est Spencer croit que

<sup>1</sup> professeur à The University of Chicago.

<sup>2</sup> J'ai tiré profit de l'ouvrage de Dennis Wrong sur l'ordre social. Bien que les raisonnements de Wrong sur l'ordre social soient intéressants par rapport à la sociologie des processus, Wrong semble ignorer que cette manière de poser le problème est absolument nouvelle.

l'évolution des sociétés se fait par ordres successifs, mais on voit que chacun de ces ordres qui se succèdent n'exprime en fait qu'un équilibre vide à un moment donné.

Et si la société ne se trouvait jamais en équilibre ? S'il n'existait au fond que des processus sociaux sans aucun progrès, sans aucune direction ? Comment interpréter alors l'ordre social dans un tel cas ? William Isaac Thomas nous a appris dans son ouvrage fondateur que la désorganisation sociale et la réorganisation sociale existaient toujours, mais si cette théorie se révélait exacte, à partir de quels processus peut-on définir l'ordre social ? Pour qui se manifeste-t-il, et surtout, et c'est la question la plus épineuse, quand se manifeste-t-il ?

Ces problèmes ont aussi été posés aux travaux empiriques sur la vie sociale ; il n'est donc pas étonnant que les travaux empiriques de Talcott Parsons, qui consistaient en essais généraux sur la vie américaine, ne s'en fussent jamais embarrassés. Il n'en est pas allé de même pour l'École de Chicago : elle avait mis en place des concepts adaptés à l'étude de la sociologie des processus. Certes, la plupart des analyses conceptuelles, comme les théories élaborées, étaient implicites, mais une lecture plus attentive permettait de dégager les notions et les concepts qui, dans la théorie de Park, traitent du problème de l'ordre, de son rôle ainsi que du mécanisme du maintien des normes chez Parsons.

Les concepts pertinents relèvent du contrôle social, de la désorganisation sociale etc... Les liens entre ces concepts ne sont pas toujours évidents à trouver, pas plus que la façon dont les concepts de l'ordre traitent de la quasi-normativité de l'ordre lui-même, chez Hobbes et chez Parsons. Que veut dire ordre en sociologie, alors que la discipline voit le changement partout et à tout moment, au lieu de le chercher dans des lieux de désordre ? Il est aisé de suivre des interprétations fausses, selon lesquelles les études portant sur Chicago seraient des études de désorganisation, de pathologie sociale et que donc la règle apporterait moins de suicides, moins de délinquance ; cette interprétation nous mènerait rapidement vers le concept de l'équilibre.

Afin de clarifier les concepts d'ordre, je montrerai d'abord comment l'École de Chicago a envisagé le rapport entre l'individu et la société en tant que processus. Une telle vision nie les présomptions du problème classique de l'ordre social ; après avoir reformulé le problème, tel qu'il émerge de l'ontologie chicogoane, je verrai com-

ment les sociologues de Chicago ont abordé le problème de l'ordre et dans une dernière partie j'essaierai d'étendre mon propos. Il ne s'agit pas ici de faire l'histoire d'une notion ou d'analyser la littérature existante, mais d'aborder certains ouvrages fondamentaux et de voir comment ils ont traité le problème de l'ordre dans un système où le changement était permanent.

### 1. L'École de Chicago et le rapport de l'individu à la société.

Sous le vocable de psychologie sociale, l'École de Chicago a examiné les rapports entre l'individu et la société. Les auteurs les plus importants sont George Herbert Mead, Ellsworth Faris, William Isaac Thomas et Robert E. Park. G. H. Mead et Ellsworth Faris émergent de ce groupe en tant que théoriciens, ils analysent les rapports de l'individu et la société sous une forme abstraite et universelle. Toute autre est l'approche de W. I. Thomas et de Robert Ezra Park, qui raisonnent en fonction de problèmes concrets plus empiriques ; ils sont tous deux intéressés par les caractères, les personnalités, la substance des émotions, les régularités dans le cours de l'existence et des histoires de vie. On peut néanmoins déterminer chez ces quatre auteurs deux grandes idées.

La première est que le monde social est envisagé comme un ensemble de processus. Les personnalités changent, rien n'est fixé définitivement - les institutions sociales changent ainsi que les groupes sociaux, et la culture suit, elle aussi, le même chemin. On rappellera la théorie du processus de la connaissance chez George Herbert Mead, celle des *organisations de vie* chez Thomas, *l'histoire naturelle* ou le cycle de vie chez les hobos, celui des danseuses dans les *Taxi Dance Halls*, des bandes de jeunes et des types de voisinage chez Park et ses étudiants ou celle des instincts et de la nature humaine chez Ellsworth Faris. Le changement est toujours au centre de la typification, sans qu'il ait une direction ou une raison. Ce n'est pas le progrès, comme chez Herbert Spencer mais il s'agit de la destruction et de la reconstruction des règles sociales. Certains ouvrages montrent une direction, celle de la migration vers les centres urbains par exemple. Le phénomène est massif à cette époque, ces ouvrages présentent dans une grande mesure des aspects généraux.

En second lieu, les sociologues de Chicago semblaient être d'accord sur le problème classique du rapport de l'individu et de la société : ils considéraient, selon la tradition pragmatique, que l'individu et la société se mêlent l'un à l'autre. Que l'on se réfère à l'homme social (*social self*) de William James ou au moi spéculaire (*looking glass self*) de Charles H. Cooley, qui atteindrait son acmé chez G. H. Mead avec l'évolution simultanée de l'individu et de la société. Ce type de monisme marqua l'École de Chicago, mais il fut abandonné après 1925. Un concept nouveau, que l'on trouve surtout chez Ernst W. Burgess, celui des attitudes considérées comme des échelles ordinales, permet d'envisager l'influence sociale comme un moyen mécanique et non plus interactionnel, comme une force autonome et concrète.<sup>3</sup>

L'analyse des processus par rapport au temps et le monisme par rapport aux problèmes de l'individu et de la société deviennent dans une large mesure les fondements de la pensée de Chicago dans le domaine de la psychologie sociale. Chez Thomas et Park, plus en phase avec leurs recherches empiriques et celles de leurs étudiants, les conceptions présentées plus haut sont en rapport avec deux autres manières de concevoir le social. À la différence de Hobbes, de Parsons ou de Mead, pour qui la société est un ensemble holiste et indivisible, ils considèrent la société comme une toile ou un réseau ou encore comme un écosystème de groupes en contacts et en conflits. Tandis que dans l'approche de Hobbes il existe un contraste majeur entre l'individu et le Léviathan, Thomas et Park ainsi que les écologistes ont vu dans la société des groupes en transition et en conflit : les immigrants dans leurs quartiers, les bandes dans leurs territoires urbains, la division du travail et des métiers. Le processus social vécu était pour ces deux auteurs plus qu'un simple défi entre le citoyen et l'État, c'était un processus d'une grande complexité avec une masse de liens sociaux, les uns transversaux, les autres parallèles, tantôt opposés, tantôt entrelacés.

Le réseau en tant que concept a subi une seconde modification dans l'analyse en tant que processus ou en tant que monade. Thomas et Park insistent toujours sur des données sociales situées dans

<sup>3</sup> J'écris en collaboration avec Rainer Egloff un ouvrage sur l'étude des éléments qui ont conduit à ce changement de concept qui relève de sources diverses notamment méthodologiques mais aussi l'essor du marketing et surtout l'immense développement de la pensée psychiatrique au cours de la décennie des années vingt.

l'espace et le temps. Cette manière de faire crée des difficultés en ce qui concerne l'ordre social, dans la mesure où l'un voit de l'ordre là où l'autre analyse du désordre, et l'ordre de jadis devient aujourd'hui un désordre.

Leur accord pour rejeter les présupposés de l'ordre de Hobbes et du siècle des Lumières cache leurs désaccords en ce qui concerne l'action sociale. G. H. Mead et E. Faris (ce dernier sans doute en tant que disciple du premier) ont eu une idée forte et sans doute bien ancrée de l'action sociale. Pour eux, c'est l'action qui serait le processus par excellence, avec des phases bien distinctes : l'impulsion, la perception, la consommation etc. Comme chez Bergson, l'action se situe dans la durée et conduit à un changement permanent chez la personne agissante. Thomas a lui aussi considéré que l'action est une force importante qui accentue le rôle de la direction et de la gestion dans la reconstruction sociale, et il a créé une théorie des motivations, ce que les sociologues postérieurs ignorent. Pour Robert E. Park et les écologistes, la motivation ainsi que l'action sont mises à l'écart : leur modèle de société fut celui de la concurrence quasi passive des écosystèmes de plantes, plutôt que la confrontation des acteurs particuliers.

## 2. Le problème de l'ordre chez les sociologues de Chicago.

Quatre thèmes constituent les fondements de la théorie sociologique de Chicago : la sociologie des processus, le monisme, le conflit entre les groupes et le territoire. Cette thématique a transformé le problème de l'ordre posé par la philosophie anglaise, de telle sorte qu'il n'a jamais été considéré en tant que tel par les sociologues de Chicago. Le problème de l'ordre est devenu pour eux autre chose.

Commençons par G. H. Mead. Il n'était pas sociologue, mais sa pensée a eu beaucoup d'influence dans les années vingt, en raison de la présence d'Ellsworth Faris. Elle devint le fondement de la lignée de l'interactionnisme symbolique, amorcée ultérieurement par Herbert Blumer. Il est plus aisé de voir dans la pensée de Mead les origines de l'ordre que celle du désordre. L'idée principale de Mead porte sur le Moi enraciné dans l'action sociale, plus spécialement dans l'autre généralisé, et il n'est pas évident d'appréhender la genèse du conflit entre l'individu et la société à partir de telles prémisses. *Mind, self and*

*society* envisage de plus le conflit entre les individus dans la société et évoque les limites, l'échec de la *généralisation*, de telle sorte que l'on n'arrive pas à l'*autre généralisé*. Écrit lors de la création de la Société des Nations, l'ouvrage est issu d'un cours magistral et considère souvent la courtoisie internationale comme l'étape ultime de la généralisation : l'auteur évoque l'évolution des universels, l'importance de la morale commune d'une manière assez semblable à celle de Graham Sumner.<sup>4</sup>

L'ouvrage ne semble pas indiquer chez les individus les tendances indisciplinées que nous voyons aisément dans les œuvres de Hobbes, de Mandeville et de leurs successeurs. Mead évoque quelquefois les impulsions chez les individus d'une manière assez freudienne, mais ailleurs il précise que ces instincts sont sociaux, parce que leurs objectifs le sont. Il évoque parfois les sous-cultures, celle des criminels par exemple, mais il les voit d'une manière limitée ; sa croyance chaleureuse dans le progrès laisse imaginer qu'elles seront balayées par une *généralisation* de l'autre. On trouve chez lui un thème curieux qui apparaît de temps en temps, c'est celui des *émotions de supériorité* : Thomas nommera cela le désir de reconnaissance, mais l'ouvrage s'achève sur un concept profond, celui de la domination et du conflit hiérarchique. Des remarques éparses sur les tendances antisociales nous offrent l'écho lointain de Hull House, le settlement house de Jane Addams dont Mead avait été le trésorier.

La plupart de ces éléments, qui dans l'approche anglaise sont parmi les sources du désordre et qui font appel au Léviathan, sont inscrits dans le concept de G. H. Mead du *je*. Il y a bien sûr une lecture possible de Mead, dans laquelle le *je* est vraiment l'individu autonome imaginé par Hobbes et par Freud avec toutes ses qualités désordonnées, tandis que le *moi* est l'individu socialisé par les règles de la société<sup>5</sup>. Une telle lecture, et c'est en fait celle de Parsons, réduit l'interprétation un peu à la manière de Procuste. Mead ne cherche pas à interioriser un conflit qui était conçu comme un conflit allant du micro au macro, et son insistance à vouloir montrer ce passage du niveau *je* au niveau *moi*, en tant qu'éléments successifs de processus interactionnels et d'expériences l'indique dans son ouvrage. Si un tel

<sup>4</sup> Graham Sumner, *Folkways*, 1940, Boston, New York, Ginn and Company, 692 p. (première édition 1906)

<sup>5</sup> Dennis Wrong, *The problem of order*, 1994, New York, The Free Press

*je* n'est pas la source des conflits dans les processus sociaux, on ne voit pas où Mead pourrait trouver les sources du conflit. Il n'a tenu aucun compte des sources sociales de conflit, du conflit enraciné dans le monde social, hormis les quelques observations sur la criminalité et la supériorité que nous avons déjà mentionnées. Ses remarques sur la personnalité multiple qui se trouvent dans des groupes divers avec des Autrui généralisés, eux-mêmes en conflit, ne conduisent pas plus à fonder une théorie du conflit. Cette absence ne doit pas nous conduire à rechercher les polémiques qu'il a entretenues dans sa vie personnelle (elles ne font pas l'objet de notre propos). La vision de la société qu'a Mead manque singulièrement de tous les conflits empiriques que les sociologues et écologues de Chicago ont décrits dans leurs ouvrages. Il est certain que tous les auteurs de Chicago ont une connaissance de son ouvrage, mais il est évident qu'il ne les a pas lus. Le problème des conflits se trouve quasiment dans tous les ouvrages et notamment dans le manuel célèbre de Park et de Burgess de 1921. Comparé à eux, Mead semble être un optimiste à l'instar de Dewey : il ne voit simplement pas le désordre.

William Isaac Thomas a à cet égard une approche beaucoup plus différenciée. Dans la philosophie anglaise classique, on considère qu'il existe un équilibre dans la vie sociale ordonnée, auquel le désordre, qui appartient à l'individuel, répond par une réponse sociale et un retour à l'équilibre. Chez William Isaac Thomas, l'équilibre est un équilibre de désorganisation et de réorganisation, toutes deux sont à tout moment à l'œuvre. Il n'y a de plus aucun rapport nécessaire entre l'organisation et la désorganisation aux niveaux individuels et sociaux. Il y aurait donc quatre possibilités selon les quatre combinaisons des niveaux et des ordres.<sup>6</sup>

<sup>6</sup> Ma lecture de William Isaac Thomas s'appuie sur les trois textes les plus importants du Paysan Polonais à savoir l'introduction à *Social Disorganization* (Thomas et Znaniecki 1927 : II, pp.1127-1133), *Social Reorganization*, Thomas et Znaniecki 1927, II, pp.1303-1306) et *Life Record of an immigrant* (II pp.1831-1914) et la *Methodological Note* (I pp 1- 86). *Social reorganization* est analysé avec plus de détails dans *Old World transplanted*.

Le lecteur français peut prendre connaissance de ces textes dans les ouvrages suivants :

William Isaac Thomas et Florian Znaniecki - *Fondation de la sociologie américaine*, 2000, Paris, L'Harmattan :

- La Note Méthodologique pp. 43-111

- La désorganisation sociale p 207- 276, Ibidem

*Le Paysan Polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant (Chicago 1919)*, 1998, Paris, Nathan.

L'organisation selon ces deux niveaux, individuel et collectif, n'intéresse guère William Isaac Thomas ; c'est le changement qui focalise essentiellement son attention, ce sont donc les trois cas restant qui l'intéressent le plus.

Le cas des individus dans une société organisée : celui des paysans, par exemple, qui retournent chez eux après avoir été à la ville ; le cas inverse : celui des individus organisés dans une société désorganisée. C'est ce qu'il a étudié dans *Le Paysan Polonais en Europe et en Amérique*, et dans *Old Worl Traits transplanted*, il a cherché à saisir le sens et la direction que prenait la désorganisation sociale. Le cas où la désorganisation agit sur le niveau individuel et le niveau collectif sera celui des grandes migrations de la campagne à la ville et de la Pologne en Amérique.

William Isaac Thomas n'était pas un théoricien systématique : sa théorie du monde social était dynamique, comme l'était le monde lui-même. Pour comprendre ce qu'il a vraiment voulu désigner par les mots d'organisation et de désorganisation, nous devons parcourir son modèle du rapport entre l'individu et la société. Ce modèle se trouve dans la *Note méthodologique*<sup>7</sup>. Il est centré sur les liens entre les attitudes (au niveau individuel) et les valeurs sociales (au niveau social). Ces liens forment un réseau complexe produit par l'action sociale. En ce qui concerne l'organisation sociale, son analyse est minimaliste. William Isaac Thomas dit franchement que la psychologie sociale l'intéresse beaucoup plus que la sociologie ; les valeurs sociales peuvent être subsumées par des institutions, et la somme des ces institutions forme l'organisation sociale. La liste des institutions où l'organisation sociale est stable est très commune, il s'agit de l'économie, de la famille, de la religion ; ce n'est au fond qu'une mise en place du cadre pour pouvoir se livrer sur le plan individuel à une analyse plus détaillée.

Le niveau individuel est plus élaboré ; Thomas décrit deux phénomènes : le tempérament et le caractère des analogues du *je* et du *moi* de George Herbert Mead. Le caractère semble être le plus important, puisqu'il résout le problème de comment vivre dans le monde social, qui comporte des valeurs à la fois contraignantes et changeantes. Sa manière de résoudre cette difficulté fut de déterminer

<sup>7</sup> William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *Fondation de la sociologie américaine*, 2000, Paris L'Harmattan, p. 44-110 (traduction française du paysan Polonais en Europe et en Amérique)

*l'organisation de la vie* qui se décline en trois genres : le philistin, le bohémien et le créateur. Chacun des trois types est un moyen de répondre aux contraintes sociales<sup>8</sup>. Dans le modèle de la philosophie anglaise classique, le problème de la contrainte n'est autre que le problème de l'individu face aux règles de la société : Thomas a complètement revu cette question en mettant les règles en mouvement. En somme, pour Thomas « *l'organisation de la vie* » est une manière de répondre pour l'individu aux forces et aux contraintes sociales.

Nous pouvons commencer à résoudre les concepts thomasiens de l'organisation et de la désorganisation ; nous venons de voir la forme première de l'organisation. La désorganisation sociale a été définie par Thomas comme la baisse de l'influence des règles sociales sur les membres du groupe. Alors qu'il a séparé les états de l'organisation en deux niveaux, il a utilisé le terme de *désorganisation* pour indiquer une qualité du rapport entre les deux niveaux. Il s'ensuit que considérer la désorganisation comme l'inverse de l'organisation est une erreur. Comme nous le voyons, l'absence de l'organisation n'est pas une désorganisation. La désorganisation désigne une baisse d'influence d'un niveau sur l'autre, l'organisation désigne la réussite à un niveau par rapport aux défis et aux contraintes de l'autre niveau.

Thomas n'a pas utilisé le terme de désorganisation individuelle pour indiquer la baisse de l'effet des attitudes changeantes chez les individus sur les valeurs sociales ; il a noté cet aspect, mais il ne l'appelle pas *la désorganisation individuelle*. Il ne discute que de l'augmentation de la croissance de cette influence chez les individus, il ignore la décroissance. Il n'a nommé nulle part cette croissance bien qu'il la discute, il la désigne tantôt sous le vocable de *direction* tantôt sous celui de *réorganisation sociale*, qui indiquent pour lui les change-

<sup>8</sup> La finesse et surtout l'étude explicite des processus chez Thomas est évidente par rapport à l'analyse de Robert King Merton qui semble plus faible. Lorsque Merton fait son analyse, le fonctionnalisme est présent dans tout le champ sociologique, le désordre social est rebaptisé déviance, et un modèle de l'ordre social lié à la notion d'équilibre, mais n'ayant aucune référence à l'histoire domine la pensée des théoriciens de la sociologie. Le côté ironique de l'histoire porte sur l'appartenance de Merton, il s'appuie sur l'École Culture and Personality qui comprend (John Dollard, Margaret Mead, Abraham Kardiner) et leurs alliés néofréudiens (Erik Fromm, Karen Horney, Harry Stack Sullivan) qui vont tous aux séances du Social Science Research Committee des années vingt, qui sont animées par William Isaac Thomas. Habituellement très précis sur les origines et sur l'histoire de la discipline, rappelons que sa prophétie autoréalisatrice est attribuée à Thomas par exemple, mais cette fois-ci, il a ignoré les origines réelles.

ments de valeur correspondant aux changements d'attitudes individuelles.

La terminologie de Thomas est déroutante par le choix de ses termes, il utilise les termes d'*organisation de la vie* chez l'individu, comme il a déjà été indiqué. L'organisation de la vie se réfère à la résolution heureuse d'un problème de caractère ou de personnalité, et la réorganisation sociale est elle aussi, dans une certaine mesure, la résolution heureuse par des groupes sociaux particuliers d'un problème équivalent, comme avoir des valeurs sociales cohérentes malgré la présence d'individus divers. Il ne s'agit pas, comme on le voit, de la résolution de problèmes par la société globale, mais par des groupes qui appartiennent à ce monde.

Thomas ne présuppose aucune valeur globale, qui permettrait de tout ordonner. Ce présupposé serait apporté par le fonctionnalisme et permettrait d'expliquer la seconde guerre mondiale.

Nous avons donc circonscrit la désorganisation sociale, l'organisation et l'organisation individuelle (c'est-à-dire l'organisation de la vie). Comme je l'ai indiqué plus haut, la désorganisation individuelle n'est pas désignée en tant que telle par Thomas, alors même qu'il évoque les phénomènes qui sont voisins. On pourrait dire que l'organisation est une affaire d'entrée alors que la désorganisation est une affaire de sortie. Dans l'organisation, un des niveaux arrive à maîtriser les contraintes que l'autre a mises en place, tandis que dans la désorganisation, un niveau n'arrive pas à imposer des contraintes à l'autre niveau. La réorganisation devrait être la réussite dans cette entreprise. Mais Thomas a tort en appelant réorganisation sociale la direction prise par des individus créateurs qui adoptent de nouvelles valeurs sociales, à moins qu'il ne faille voir dans cette terminologie l'expression des effets grandissants des règles sociales sur l'individu en cours de *réorganisation individuelle*.

L'analyse de Thomas est donc bien différente de l'analyse classique, qui non seulement ne décrit aucun phénomène, mais conçoit l'ordre et le désordre comme de simples contraires, ou même va jusqu'à concevoir l'ordre comme l'absence de désordre. Chez William Isaac Thomas, l'ordre et le désordre sont tous les deux conçus en termes de relations en deux niveaux, et la détermination réciproque est toujours évidente. L'auteur semblait pourtant plus intéressé dans ses études empiriques par le passage du niveau social au niveau

individuel, mais il y a chez lui une théorie implicite du désordre social, équivalente à celle du désordre individuel.

Park ne voit pas l'ordre et le désordre avec le dipôle organisation et désorganisation sociales comme des dimensions essentielles. On peut cependant se demander pourquoi le dipôle semble mis à l'écart dans *Introduction to the science of sociology*, car l'ouvrage ne suit *The Polish Peasant in Europe and America* que de quatre ans. Pour moi, il s'agit d'un phénomène de division du travail car *Introduction to the Science of Sociology* s'occupe de la sociologie dans une perspective thomasienne, il n'introduit pas de point de vue critique sur la psychologie sociale telle qu'elle se trouve explicitée dans *The Polish peasant in Europe and America*.

En effet, pour Robert E. Park, le concept central dans le domaine de l'ordre social est celui de contrôle social. C'est le sociologue Ross qui le premier, dans des articles puis dans un ouvrage paru en 1901, crée le terme comme un terme technique. Pour l'auteur, le contrôle social est une domination quelconque de la société : *qui a l'intention de faire et qui en effet a une fonction quelconque dans la vie de la société*<sup>9</sup>. Pour Ross, le contrôle social se trouve dans un encadrement hobbesien, mais avec un vocabulaire moderne qui cache cette lointaine filiation.

*Il faut que nous tenions pour acquis que les hommes vivant à proximité les uns des autres vont être continuellement en conflit. La personne normale peut, il faut s'y attendre, présenter un visage non pas du mal, du lucre, de la férocité du criminel-né, mais celui d'une personne qui refuse d'être soumise à un contrôle lorsqu'elle poursuit un objectif.*<sup>10</sup>

Ross ne présume pas que les individus manquent de ce qu'il appelle le capital moral, il s'agit de la compassion, de la sociabilité, du sens de la justice et d'un élément négatif, le ressentiment. C'est sur ces fondements que les moyens de contrôle se sont fondés : il s'agit de l'opinion publique, de la loi, des croyances, des mœurs et de la religion, mais aussi des cérémonies et de l'art.

Dans la *Bible verte*, Park et Burgess ont peu changé cette manière de voir, ils ont accepté pratiquement tous les moyens de contrôle recensés par Ross. On peut trouver dans leur ouvrage que la tradition, les mœurs, les dogmes, l'opinion publique et la loi forment les

<sup>9</sup> Ross E, *Social control*, 1901, New York, Macmillan, p. VIII.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p.4.

moyens du contrôle social. Cependant le contrôle social ne se place pas au même endroit. Ainsi on lit dans l'ouvrage :

*Dans les quatre chapitres précédents, le processus de l'interaction dans ses quatre genres typiques : la concurrence, le conflit, l'accommodation et l'assimilation étaient analysés et décrits. Il était évident que la communauté et l'ordre naturel, dans les limites de celui-ci, sont les effets de la concurrence. Le contrôle social et la subordination des individus à la communauté ont leurs origines dans le conflit, prennent leur forme spécifique dans le processus d'accommodation et sont fixés dans l'assimilation. Par le biais de ces processus, une communauté prend la forme d'une société<sup>11</sup>.*

Le contrôle social devient pour les sociologues de Chicago un processus comme tous les faits sociaux. Park et Burgess tentent dans cette définition de se maintenir entre le marteau de l'individualisme à la Spencer et l'enclume du réalisme à la Durkheim. La moitié du premier chapitre de l'ouvrage se préoccupe de ce problème, qui est résolu par le moyen propre aux intellectuels de Chicago, en insistant sur l'opposition erronée entre l'individu et la société et en considérant qu'il s'agit d'un seul et même processus.

*Si la société est, comme disent les réalistes, une chose qui dépasse l'agrégat des individus, elle l'est à cause de l'existence d'un processus social d'abord et à cause ensuite d'un ensemble conjoint de tradition et d'opinion - le résultat de ce processus, qui a un caractère objectif et qui s'impose à l'individu en tant que forme de contrôle, est le contrôle social<sup>12</sup>.*

Le contrôle social est donc un autre moyen d'aborder le processus social : le moyen par lequel les individus et les groupes se produisent les uns et les autres. En pratique, Park et Burgess ne sont pas des spécialistes aussi radicaux des processus que l'est Thomas. Au lieu d'examiner le contrôle social sous l'angle des processus, avec la liste des éléments de contrôle de Ross, ils parcourent les différents types de contrôle. Les textes proposés commencent par les opinions publiques, les discours, le prestige, les cérémonies ; ils suivent la liste de Ross et la chapeautent par les institutions, avec en filigrane la définition de Graham Sumner qui conçoit la formation d'une structure par un ensemble de concepts et d'idées sociales

<sup>11</sup> Park Robert Ezra. & Burgess Ernest W., *Introduction to the science of sociology*, 1921, Chicago, The University of Chicago Press, p. 785

<sup>12</sup> *ibidem*, p. 39.

Il semble évident à un lecteur d'aujourd'hui que Park et Burgess ont mis l'aspect symbolique de la vie humaine dans le concept de contrôle social - nous trouvons à ce sujet des morceaux choisis sur les totems, les mythes, le fétichisme, le culte des ancêtres ainsi que de longs extraits sur la loi. Le concept de contrôle social semble bien plus général et relâché que ne le suggère le terme, puisque, lu en anglais et sans précautions, il est facile de prendre les termes de *social control* comme désignant une forte déviance, qui aurait une tonalité hobbesienne et fonctionnaliste de la société.<sup>13</sup>

Le concept de contrôle social n'est pas aussi répandu que le croyait Janowitz<sup>14</sup>. En concentrant notre attention sur les revues, il ne semble pas qu'il y ait eu, après la parution de l'ouvrage de Ross en 1901, une vague de travaux utilisant ce concept. Jusqu'en 1915, il n'y a eu que neuf articles dans le *Readers Guide for Periodical Literature* utilisant les termes de *social control* dans les titres. L'Association Américaine de Sociologie a organisé en 1917 son assemblée sur le thème du contrôle social, mais les interventions ne font guère usage de ces termes. Jusqu'en 1930, on ne trouve dans le *Readers Guide* que six titres utilisant ce vocable. Après les années trente, le terme devient un peu plus à la mode : seize articles mentionnent en titre le concept, il convient de remarquer qu'ils restent cependant loin du centre de la discipline. Par contre le terme de *morale*, mot d'origine française dont les Américains se sont emparés après la première guerre mondiale, va susciter leur engouement et apparaît dans dix-neuf titres dans les années vingt et quarante-deux titres dans les années trente.

Ce qu'il importe de noter, c'est que les étudiants qui ont fait leur thèse avec Park et Burgess dans la décennie des années vingt, ceux qui ont produit les ouvrages qui ont fait la renommée de l'École de Chicago, n'ont pas utilisé le terme de contrôle social. Cavan, Reckless, Cressey et Mowrer ont tous utilisé le vocabulaire de Thomas :

<sup>13</sup> De temps en temps, Park et Burgess font un glissement vers les idées fonctionnalistes selon lesquelles les institutions relèvent de nécessités fonctionnelles : une idée presque parsonnienne. On peut dire que leur manière de concevoir la religion et la loi laisse percevoir ce fonctionnalisme naissant. L'exemple le plus étonnant se trouve dans la partie qui traite de la compétition, où ils identifient les quatre processus sociaux (compétition, conflit, accommodation et conflit) et de l'autre les quatre ordres (l'équilibre économique, l'ordre politique, l'organisation sociale et la personnalité et la culture). C'est un échafaudage qui s'accorde très bien avec le système des quatre fonctions de Parsons, élaboré dans les années cinquante et soixante !

<sup>14</sup> Janowitz M., *Sociological theory and Social control*, in *American Journal of Sociology*, 1975, 81, pp. 82-108

l'organisation et la désorganisation sociale, alors qu'ils n'avaient pas adopté le modèle complet de psychologie sociale de l'auteur. On peut noter que Cressey, et de temps en temps les autres, ont utilisé les termes de *morale*<sup>15</sup> et de démoralisation qui sont devenus si courants pendant la guerre. Zorrough mentionne en passant le contrôle social et fait un examen critique de maints éléments de la définition de Park, mais il n'utilise pas le terme lui-même. Seul entre tous, Thrasher produit de nombreuses pages sur le contrôle social, alors qu'il n'utilise l'expression que rarement. Il évoque dans une large mesure le contrôle dans la bande, contrôle qui relève plus de la désorganisation thomasienne. Il est donc évident que le concept de contrôle social est plus celui de Janowitz que celui de Park. S'il y a un concept unifié de l'ordre social pour l'École de Chicago c'est la trilogie thomasienne : l'organisation, la désorganisation et la réorganisation.

Quelles sont les implications de cette analyse ? Elles semblent être de deux sortes : celles qui se rapportent à l'École de Chicago ensuite celles qui se rapportent au projet plus vaste qui consiste à jeter les fondements d'une sociologie des processus.

En ce qui concerne l'École de Chicago, on peut dire que l'importance de William I. Thomas est plus grande qu'il n'y paraissait, plus grande que celle de Park et de Burgess. Le concept de contrôle social, qui fut mis en avant par Janowitz au cours de la réhabilitation de l'École de Chicago, joue en fait un rôle mineur jusque dans les ouvrages publiés par les étudiants de l'Université. Ce sont les concepts de Thomas que l'on retrouve dans tous les ouvrages. Dans la *Bible verte*, les étudiants ont choisi les processus de l'interaction sociale et l'idée du comportement collectif. Le contrôle social au sens large, à savoir celui qui est exercé par les systèmes symboliques dominants dans la société, a disparu, sauf dans les études de Blumer sur le cinéma, dans l'ouvrage de Helen Mac Gill Hughes sur les journaux, ainsi que dans l'ouvrage de Park sur les journaux des immigrants, et quelques autres. Étant donné qu'il y a peu de preuves de l'influence directe de Thomas sur le département au cours de la décennie 1920 - 1930, il va falloir établir cette influence de manière textuelle. Il va falloir mettre en rapport, en les lisant de façon détaillée, les ouvrages dirigés par Park et Burgess avec ceux de William Isaac Thomas et comparer les données.

<sup>15</sup> Dans son sens anglais de moral (n. masc)

Les implications plus générales sont au nombre de deux. Ainsi nous apprécions tous la théorie meadienne des rapports de l'individu et de la société, tant cette résolution se réfère au pragmatisme, mais elle élude la genèse du conflit dans la société. Parsons présente une difficulté inverse, dans la mesure où il présuppose le désordre chez les individus avec des conséquences importantes et problématiques.

Il est certain que l'analyse que fait Thomas de l'organisation et de la désorganisation n'est que l'une des théories de l'ordre, déclinée selon les processus sociaux. Nous avons besoin d'une analyse générale de ces théories, il existe des modèles empiriques comme la tradition, la socialisation, l'habitude, l'évolution. Il existe aussi des modèles normatifs comme le *due process*, le conservatisme, l'idée de progrès et le *trusteeship* ; l'école de Chicago n'a fait qu'effleurer ces questions, en raison des courants majoritaires de l'époque. Si nous devons intégrer ce paradigme dans les théories sociologiques, il faut que nous prenions en compte tous les travaux sur les origines, les changements sociaux en termes de processus sociaux.